

finale de *Madame Bovary* est un exemple particulièrement riche des possibles qu'offre le dossier des avant-textes à un lecteur à la fois savant, attentif et sensible.

Par ailleurs, l'écriture des fins est sujet d'analyse dans le poème de Ponge (Bernard Beugnot), dans *Les Mots* de Sartre (Philippe Lejeune); elle est étudiée dans *l'Histoire de France* de Michelet (Paule Petitier), dans *L'Assommoir* de Zola (Jean-Pierre Leduc-Adine); elle explore sur les manuscrits l'espace de la fameuse «fin» qui ne peut pas en finir dans le théâtre de Beckett (Bruno Clément); enfin, «génétique de l'imprimé» elle s'aventure en quête d'une possible typologie dans les innombrables «fins» que lui propose le roman balzacien (Isabelle Tournier).

L'ouvrage s'ouvre sur un exposé à la fois «réflexif» et «pensif» de Claude Duchet intitulé «Fins, finition, finalité, infinitude». Tâchant de circonscrire le phénomène «fin» dans tous ses aspects d'écriture, de production, de réception, Duchet en vient à souligner son caractère proprement pluriel exigeant une approche critique, elle aussi, plurielle. Son investigation sera textuelle, thématique et narratologique, rhétorique et socio-littéraire, voire socio-historique, tant il est vrai que «la fin la plus simple qui soit est toujours la résultante d'interférences multiples qui proviennent des règles de l'art, des lois du genre, des topoi de la fin, de l'horizon d'attente, des manœuvres éditoriales, de l'anticipation des effets sur le lecteur ou le public, de la mise en perspective de la morale et de la société». Il s'ensuit que l'étude des avant-textes, à partir d'une analyse du manuscrit écrit ou imprimé, doit ce prolonger vers «tout ce qui conditionne la pratique sociale et culturelle des textes». Autrement dit, l'examen des traitements des fins dans la pratique littéraire ouvre la voie d'une recherche nouvelle pour les études textuelles, où «la génétique trouverait à s'articuler avec l'histoire ou la sociologie littéraires comme avec l'esthétique de la réception», une recherche, par conséquent, qui prendrait en compte «aussi bien le co-texte, le contexte et le paratexte que le texte». Et sans aucun doute la recherche collective de *Genèses des fins* présente un parfait exemple de ce programme et propose ainsi un apport décisif à l'élaboration d'une génétique textuelle à venir. Or, savant, le recueil est aussi amusant par la compétition en fin de volume d'un *Télorama de A en Z*, exercice ludique en formules de clôture romanesques.

Juliette Frølich
Université d'Oslo

Juliette Frølich : *Des hommes, des femmes et des choses. Langages de l'Objet dans le roman de Balzac à Proust*. Coll. Essais et savoirs, Presses Universitaires de Vincennes, 1997. 166 p., 12 illustrations.

L'aimable flou syntaxique du titre en couverture *Des hommes, des femmes et des choses* laisse le champ ouvert à un balayage de l'ensemble des actants matériels possibles ou au contraire à un choix plus ou moins éclectique d'un certain nombre de personnages et d'objets focalisés. A la page de garde, le sous-titre *Langages de l'Objet dans le roman de Balzac à Proust* précise cependant le champ des investigations, qui comporte, en fin de compte, le «roman de Balzac, de Flaubert et

de Proust...» (p. 7). En cours de route, l'auteur décide même de se limiter à parler du «roman parisien» (p. 30), mais on verra heureusement surgir, dans les extraits tirés de Proust par exemple, non seulement Balbec mais aussi l'épisode hôtelier dans l'ancien château du côté de Saumur (p. 112-113) ainsi que des passages nivernais chez Flaubert (p. 74). Ceci pour dire que tout cela fait assez *kitsch* – ce qui, après tout, correspond peut-être à un parti pris stylistique de Juliette Frølich, qui insiste beaucoup sur le côté kitsch chez «l'homme privé au XIX^e siècle».

La lecture du livre est quelque peu entravée par une très grande fragmentation en sous-chapitres (21 subdivisions, pour être exact), tous ornés de titres parfois poétiques et souvent énigmatiques – le tout à grand renfort de notes très étoffées comportant citations et références bibliographiques : au total 278 notes (15 pages) – ce qui est considérable pour 70 pages de texte. J. Frølich n'oublie apparemment ni la moindre ni les plus importantes de ses sources d'inspiration, auxquelles elle se réfère abondamment, de Walter Benjamin à Kundera, de G. Poulet à Claude Duchet, de Starobinski à J.-P. Richard, de Nietzsche à Michel Butor. Les douze illustrations insérées risquent de décevoir un peu : les deux seules à se référer explicitement au texte sont des reproductions en noir et blanc de deux natures mortes de Chardin qui ont servi de sujet d'exercice de 'transcription' à Proust pendant ses années d'apprentissage. Les dix autres illustrations sont des estampes provenant de catalogues des expositions universelles à Paris en 1851 et en 1867, à Londres en 1862, et leur qualité est irréprochable. Dans le désordre on y voit : «canapé de tapisserie (sic) Beauvais», «lit», 2 «lustres» – l'un au gaz, l'autre en cristal – 2 «bronzes et objets argentés à ornements divers» (en fait, pendule et chandeliers pour l'un, service oriental pour l'autre), «surtout de table avec jardinière en argent», «table de travail pour femme», «miroir et table de toilette», «miroir et paravents». Curiosités *kitsch*, soit – mais qui ne nous renseignent qu'indirectement sur les *Langages de l'Objet dans le roman de Balzac à Proust*, dans la mesure où on ne trouve pas d'analyse de ces objets, qui ne sont là, nous dit J. Frølich, que pour exposer «le délire Objet» (p. 8).

Mais le lévrier de Madame Swann? Quoiqu'on n'en parle pas, il devrait logiquement, selon les catégories du titre, se trouver relégué dans celle des accessoires vestimentaires comme les parasols ou les bouquets de fleurs, prolongeant les intérieurs très étudiés de cette reine du cortège des personnages *meublés*, caractérisés depuis Balzac par leurs objets et même par leurs demeures dont l'architecture – et cela jusqu'au Bois de Boulogne – constitue un prolongement 'vestimentaire' de leur paysage mental.

Heureusement, à l'image de Madame Swann flânant dans le Bois de Boulogne comme dans son jardin privé en y admirant les végétations rares et exotiques, Juliette Frølich invite son lecteur à la rejoindre dans sa promenade et à se délecter avec elle en dégustant un certain nombre de ses anciennes amours revisitées parmi des textes de ses romanciers favoris du XIX^e siècle et du début du nôtre. Et bien que le lecteur ne soit à aucun moment convié à se pencher sur des textes culinaires dans ce florilège d'extraits de ses hôtes romanciers, la plupart d'entre eux sont présentés avec une gourmandise telle qu'on a la sensation d'en humer les parfums, d'en flatter la matière

succulente sous son palais, d'en caresser leur moëlleuse texture, tant ils sont découpés, servis, pris et repris, retournés et amoureuxment resservis.

L'essai comporte, encadrées par l'avant-propos et trois 'en-guise-de-conclusion', deux perspectives principales intitulées respectivement «1. Pour une anthropologie de l'Objet dans le roman» et «2. Pour une poétique de l'Objet dans le roman». C'est dans cette dernière partie que se trouve «L'écriture nature morte/Proust élève de Chardin» qui, avec les sous-titres «L'utile leçon de Chardin, reçue autrefois» suivi de «Poésie d'un buffet, poétique d'un poisson» et «La chambre de tante Léonie ou de la magie du rendu», achève l'enquête et qui constitue ce que personnellement j'ai trouvé de plus intéressant dans cet essai :

pour montrer à quel point l'écriture proustienne se génère, se module et se façonne en tant qu'écriture 'nature morte', relisons de près la mise en récit de deux des tableaux de Chardin particulièrement célèbres, *Le Buffet* et *La Raie*. (...) Discours pour commencer mimétique (...) «à la manière de Chardin»; discours qui, au cours de sa patiente exploration de l'espace des natures mortes, lentement se découvrira, se constituera en écriture «sur le mode de Chardin» : écriture nature morte souverainement poétique et proustienne. (p. 145)

Par des exemples choisis dans *A l'Ombre...* (p. 157-158), Juliette Frølich nous amène à découvrir comment des scories de ces deux textes du *Chardin* se sont métamorphosées en perles du plus pur orient dans *La Recherche*. De même, elle a retrouvé un autre passage dans le *Chardin* de Proust (p. 156-157) qui prélude à la tendre sensualité descriptive tout imprégnée des reflets de lumière et des diverses odeurs de la chambre de tante Léonie (p. 158). Ces exemples répondent pleinement à la promesse du titre de la seconde partie de cet ouvrage, à savoir «Pour une poétique de l'Objet dans le roman» et montrent en même temps que l'écriture ne devient pas par nature et nécessairement kitsch «clichés, (...) emphase, (...) mauvais goût, (...) toc» (p. 54) quand elle entreprend de décrire ou transcrire un ensemble d'objets même hétéroclites.

Kirsten Lund Hansen
Université d'Århus

Bengt Novén : *Les mots et le corps. Etude des procès d'écriture dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun*. Studia Romanica Upsaliensia 53. Uppsala, 1996. 241 p.

En 1989 déjà, Bengt Novén a soutenu à Aix-Marseille I un mémoire de DEA *Corps, espace, temps dans une écriture de la quête. Etude de l'œuvre de Tahar Ben Jelloun*, mémoire qu'il caractérise lui-même comme inspiré de la phénoménologie de Merleau-Ponty. Repris et enrichis par de nouvelles approches et orientés surtout vers le procès d'écriture comme l'indique le sous-titre, ses travaux ont finalement abouti à une thèse soutenue à l'Université d'Upsal en 1996.

C'est un ouvrage dense et complexe que nous offre Bengt Novén après sa longue fréquentation de l'œuvre de Ben Jelloun et son assimilation consciencieuse des